Villes et Villages de Chez Nous
MOSTAGANEM

Dans son livre devenu introuvable, Louis Thireau écrit : "Mostaganem, peut être la Murustaga de l'ancienne Afrique Romaine, fut, sous la domination arabe, une cité commerçante et prospère dont les Turcs ruinèrent depuis la prospérité (Larousse)". "L'histoire de Mostaganem est très ancienne, écrivait M. Louis Priou dans une brochure parue en 1892, mais elle manque de documents précis sur ses origines, comme la plupart des villes de la Mauritanie Césarienne. Après avoir parlé du promontoire d'Apollon, situé à l'embouchure du grand fleuve Chinolaph (sans aucun doute le Chéliff) à 15 kms de Mostaganem, au pied du charmant village de Bellecôte (autrefois Boudinar), Ptolémée cite les colonies de Lagnutum, Kurcoma, Karepula, situées à peu de distance S.O de ce cap. Ces colonies répondraient assez bien aux emplacements actuels de Mazagran, Mostaganem et Karouba.

Vers le milieu du IIIème siècle de l'ère chrétienne, l'Afrique septentrionale subit d'effroyables tremblements de terre, et l'aspect abrupt des côtes qui avoisinent Mostaganem permet de supposer que c'est à l'un de ces cataclysmes qu'il faut attribuer l'engloutissement d'une partie du rivage et avec elle, de l'ancien port de Murustaga.

"Aucun auteur arabe ne fait connaitre d'une manière précise l'étymologie du nom de Mostaganem. D'après des renseignements locaux, le nom de Meuster'anem viendrait de Meuchteh-R'anem (station hivernale de R'anem, riche propriétaire de troupeaux). Suivant d'autres, Meuster'anem signifierait le lieu choisi pour mettre en sécurité les prises faites sur l'ennemi -ce qui expliquerait l'existence de nombreux silos qui ont donné le nom de Matemore au quartier qui domine la ville.

"Sous la domination sarrazine, sous les Maures après leur fuite d'Espagne, sous les Espagnols, sous les corsaires Barberousse, comme sous la domination turque et pendant la période de la conquête fraçaise, l'histoire de Mostaganem est féconde en faits d'armes qui attestent la valeur guérrière de ses habitants. A cette histoire sont liées celles de Tigditt, Dijdida (Beymouth ou les Citronniers) et Mazagran. Ces villes fondées sous la domination Sarrazine étaient devenues le Centre d'un grand commerce. L'ensemble de leur population avait atteint 40.000 habitants".

L'histoire de Mostaganem commence véritablement au XVIème siècle. Le comte d'Alcaudette, gouverneur de la place espagnole d'Oran, assiégea Mostaganem en 1448. Il ne put s'en emparer. Il revint à la charge dix ans après, mais fut battu par les Turcs. Lui-même trouva la mort dans le désastre. Mostaganem resta jusqu'à la conquête de l'Algérie une petite cité Arabe où se remarquaient d'opulentes villas. Le 28 juillet 1833, le Général Desmichels prend la ville, mais au bout de quelques jours, il repart pour Oran n'y laissant qu'une faible garnison française. Située à 80 kms au Nord-Est d'Oran, la ville n'est à cette époque habitée que par des musulmans et quelques juifs. Elle était divisée en quatre parties bien distinctes: la ville proprement dite (attenant plus tard à la ville française) occupée par les Coulouglis, (descendants de trucs et de femmes arabes, ils se distinguent par la blancheur de leur teint et leur forte constitution physique) et les Turcs situés sur la rive gauche de l'Aïn-Sefra et presque complètement entourée par ce ravin. C'était en quelque sorte le quartier réservé au commandement Beylical et à l'aristocratie musulmane d'origine turque. Au centre existait un vieux fort dit Bordj-el-Mehal (fort des cigognes) qui était situé sur le futur emplacement de la Prison civile.

Matemore, quartier presque exclusivement occupé par les Maures (ou Hadars, ils sont en quelque sorte la synthèse de toutes les races qui se sont succédés en Algérie; en général, commerçants, ils aspirent aux emplois paisibles et peu fatiguants. Ils sont surtout citadins. Niox (Algérie). Ils font le commerce des grains et sont plus proches des arabes que des turcs.

Tigditt, au nord du ravin, avait l'aspect d'un faubourg complètement ruiné. Enfin Dijdida, situé au sud, devenu plus tard le village des citronniers. Il y avait lieu d'ajouter l'important faubourg arabe de Christel, attenant à Mazagran.

La vallée des Jardins, où l'eau était abondante était complantée de vignes donant un raisin de table excellent, de figuiers, orangers, citronniers, cédratiers et d'autres arbres à fruits pour l'alimentation de la ville et des environs. Le jardinage y était pratiqué. De magnifiques villas, cachées sous d'épaisses charmilles servaient de résidences d'été aux commerçants riches. Les arabes se montraient justement fiers de cet endroit charmant, mais petit à petit, il commença à disparaitre et l'inondation de 1890 lui porta le coup de grâce. Les villas furent démolies et beaucoup d'arbres abattus, le sol étant très fertile, cette vallée devint un champ de culture ordinaire. Sur le plateau de Tigditt autrefois très boisé, les troupes françaises s'installèrent et le transformèrent en un vaste champ retranché indispensable certainement puisqu'il n'y avait pas de casernes pour les recevoir, mais on peut regretter la disparition d'un des rares endroits boisé du pays grâce aux nombreuses sources. Ces terrains sablonneux devinrent par la suite le champ de manoeuvre et le champ de tir de Tigditt.

Avenue Gustave Jobert - Mostaganem - Maison PINEDA
Document Bernard MARTINEZ

Place de la République et l'Eglise

Vue Générale sur le marché et les Ponts du Ravin

Document Mme OLIVER

1958 : Avenue 1ère ligne, la poste à gauche, le palais consulaire à droite

Document Bernard MARTINEZ

Square du Docteur Queyrat

En 1837, l'Emir Abd-el-Kader signait le Traité de la Tafna. La France ne se réservait qu'Oran et Arzew et un territoire compris entre la Macta et le Rio-Salado, plus Mostaganem et Mazagran avec leur banlieue jusqu'à la Stidia. Mais l'Emir dénonçait le traité et proclamait la guerre sainte le jour de la fête de l'Aïd-Kébir. Il se porta sous les murs de Mostaganem avec de nombreux contingents commandés par Mustapha Ben Tami, Khalifa de Mascara. Un vif combat fut livré le 13 décembre 1839 qui se termina par la défaite des troupes de l'Emir mais il y eut de grosses pertes du côté français et en particulier parmi les miliciens de la compagnie indigène qui s'étant trop avancés furent cernés par la cavalerie de Bentami et 32 cadavres décapités furent ramassés le lendemain.

Un mois et demi plus tard, le 3 février 1840, Mustapha Ben Tami, à la tête de 7 à 8.000 hommes revenait attaquer Mazagran. Après un siège de 3 jours, il ne put avoir raison des 132 lapins du capitaine Lelièvre, commandant la 10ème compagnie du 1er bataillon d'infanterie légère d'Afrique et dut se retirer piteusement lorsque le colonel du Barail, commandant supérieur put amener la petite garnison de Mostaganem au secours des assiégés. Louis Thireau ajoute que la construction de la caserne du Barail, déclassée depuis 1907, date de l'année 1849 ou 1850.

Lors du soulèvement des Flittas, un jeune chef arabe connu sous le nom de Bou Maza ou l'homme à la chèvre, tentait le 15 octobre 1845 un hardi coup de main contre Mostaganem: il s'empara sur le plateau de Tigditt du troupeau de l'administration militaire. M. Louis Courserant, dans sa brochure publiée en 1892 sous le titre: "Une page glorieuse du livre d'or de Mostaganem" fait le récit suivant: "A peine ce hardi coup de main fut-il connu que toute la ville fut mise en mouvement... Le commandant supérieur (Colonel Mellinet) n'avait pas perdu une minute. Au premier cri d'alarme, il était monté à cheval, avait donné ses ordres au commandant de place et bouillant d'impatience, il était parti avec quelques hommes du 4ème chasseur d'Afrique pour surveiller les mouvements de l'ennemi et prendres ses dispositions.

Pendant ce temps, les autres cavaliers du camp préparaient leurs chevaux et, au fur et à mesure qu'ils pouvaient se mettre en selle, ils partaient par petits groupes, pour rallier le colonel Mellinet qui s'était dirigé du côté de la zaouïa (devenu Pelissier). De son côté, l'infanterie baraquée dans le quatier de Matemore se formait en petite colonne et s'apprêtait à partir au plus vite par la porte du fort de l'Est.

Quant à la milice, elle était déjà campée à l'entrée de la ville, prête à occuper les postes qui lui seraient désignés par le commandant de place...

Toutes les précautions ayant été prises pour repousser l'attaque de Bou Maza, il ne restait plus qu'à attendre les résultats de la lutte qui devait être engagée déjà dans les environs de la ville entre les troupes de ce dernier et la faible colonne que l'on venait de lancer contre lui. L'objectif était de lui reprendre les bestiaux enlevés et de lui infliger une leçon exemplaire. Cependant, les heures s'écoulaient et on ne recevait pas de nouvelles... Enfin, vers les cinq heures du soir, on entendit le son des trompettes: c'étaient les cavaliers du 4ème Chasseur d'Afrique qui faisaient leur entrée avec l'air martial qui caractérisait ce régiment d'élite. En serre-file, et marchant à leur pas, on remarquait un homme à cheval, vêtu d'un petit caban en laine blanche, la tête couverte d'un feutre gris à larges bords et tenant à la main un yatagan ensanglanté. Tout le monde le reconnaissait pour être un employé des bâtiments civils: le nommé Ducornois, mais que faisait-il là? Telle était la question que chacun se posait... (...) Ainsi que nous l'avons déjà dit le commandant supérieur s'était porté en avant avec quelques cavaliers. Les autres devaient courir après lui pour le rejoindre (...) Quand il se vit à la tête d'une cinquantaine d'hommes, tous anciens soldats déterminés, il se lança à la poursuite de l'ennemi avec toute la fougue de son tempérament. De son côté, Bou-Maza n'était pas resté inactif. Il avait confié les bêtes dérobées à des pillards ayant l'habitude de ces sortes de capture, avec ordre de gagner la plaine et de disparaitre au plus tôt. Ensuite, pour protéger éventuellement leur fuite, il avait fait embusquer le reste de ses hommes dans un champ de figuier de barbarie qui existait derrière la zaouïa. Le colonel arriva sur eux comme la foudre ! Il fut accueilli par une fusillade qui fit tomber quelques cavaliers et mit un peu de désordre dans sa petite troupe. Les arabes en profitèrent pour l'attaquer de près: Il y eut mélée furieuse et combat corps à corps.

Pendant ce temps, un homme à cheval, portant le costume civil et ayant pour toute arme une canne légère, suivait d'un peu loin le colonel Mellinet et paraissait prendre un certain intérêt à ce qui se passait sous ses yeux. C'était un nommé Ducornois, ancien maréchal des-logis de Spahis, qu s'était retiré depuis peu du service militaire, après avoir payé sa dette à la patrie, et qui occupait un emploi de comptable dans l'Administration des Bâtiments civils. A la première alerte, il était monté à cheval, avait franchi les portes de la ville et s'était lancé à la suite du colonel en simple amateur qui tient à jouir d'un spectacle auquel il ne s'attendait pas. Mais quand il s'aperçut que le colonel et ses cavaliers étaient tombés dans l'espèce d'embuscade que leur avait tendu Bou-Maza, Ducornois ne fut plus le même homme. Oubliant qu'il était sans armes et n'écoutant que les sentiments généreux de son âme, il vola au secours de ses anciens compagnons de guerre et se précipita au milieu d'eux en leur criant : "Courage, mes amis, courage! -Les cavaliers du camp me suivent au galop, tenez bon!" En disant ces mots, il se porte en avant. Un arabe va tirer sur lui à bout portant, mais, prompt comme l'éclair, il détourne avec sa canne le fusil qui part sans l'atteindre, saute à bas de son cheval, terrasse son adversaire, lui casse la tête avec son propre yatagan, et nanti de cette arme, se remet fièrement en selle. Non content de ce premier succès, Ducornois se jette au plus épais de la bagarre, étend à ses pieds trois ou quatre arabes qui veulent l'arrêter dans son élan et dégage deux chasseurs d'Afrique qui étaient sur le point de succomber sous le nombre...

Cependant la situation de la petite troupe était des plus compromises, lorsque l'arrivée d'une vingtaine de cavaliers en retard vint faire diversions et apporter un moment de répit. Le colonel en profita pour dire à Ducornois: "Avez-vous un bon cheval? -Bon ou mauvais, mon colonel, que faut-il faire? -Partez à franc étrier, allez à la recherche de l'infanterie et amenez-la de suite. Si elle tarde à venir, nous somme écrasés. Vous avez contre vous huit chances sur dix; Que Dieu vous protège!".

La mission en effet était des plus périlleuses. Il s'agissait de sortir de ce guépier à la vue et sous le feu de l'ennemi. Mais Ducornois était brave dans toute l'acception du terme: il s'allongea sur le cou de son cheval et partit comme un trait. Quand les arabes s'aperçurent de cette manoeuvre, ils en comprirent le but et poussant des hurlements sauvages, ils dirigèrent leur coups sur lui comme sur une cible. Il essuya une fusillade insensée. Les balles sifflaient à ses oreilles et labouraient le sol sous les pas de son cheval, mais ni l'homme ni le coursier ne furent atteints. Arrivé hors de portée des balles, Ducornois faisant de nouveau face à l'ennemi, se dressa sur ses étriers de toute sa hauteur, poussa un long cri de triomphe et disparut derrière un monticule, donnant une fois de plus raison au poète qui a dit : "La mort évite qui l'affronte, Mais elle frappe qui la fuit".

Peu de minutes après, Ducornois rencontrait l'infanterie et la conduisait lui-même sur le terrain du combat. Après une attaque très vigoureuse d'une part, et une résistance très opiniâtre de l'autre, les arabes furent délogés de leurs positions et obligés de se retirer. Ils nous laissaient maitres du champ de bataille mais ils conservaient le butin qu'ils avaient enlevé. Après le combat les blessés et les morts furent introduits en ville par la porte du Fort de l'Est pour ne pas effrayer la population. Ainsi se terminèrent les incidents dramatiques de la journée du 15 octobre 1845 qui constituent pour la ville de Mostaganem la page la plus glorieuse de son histoire. "17 cadavres étaient étendus sur les dalles de l'amphithéâtre...

Louis THIREAU continue ainsi : "Une année à peine après cette affaire, Bou-Maza se rendant compte qu'il ne parviendrait jamais à vaincre la colonne Bourjoully qui lui barrait le passage dans la plaine, s'apercevant du reste que sa popularité allait en diminuant depuis qu'il n'avait pu réaliser les trop belles promesses faites à ses coréligionnaires pour les exciter à la guerre sainte, et voulant aussi, sans doute, sauver sa tête, s'avouait vaincu et se

remettait entre les mains du colonel Saint-Arnaud. C'est à peu près à la même époque de l'Emir Abd-El-Kader, traqué de tous les côtés se rendait à Lamoricière sur le champ de bataille de Sidi-Brahim. Ce fut la fin des hostilités dans la région tellienne".

Voici, d'après M. Courserant quel était l'aspect de Mostaganem en 1845: "Mostaganem était un fouillis de maisons arabes, dans le genre de celles du faubourg de Tigditt, et où l'on ne pénétrait que par des rues très étroites et des portes excessivement basses. Une seule voie permettait aux Européens de circuler: la rue de la Subdivision, à l'extrémité de laquelle on avait construit l'Hôtel de la Régence. On arrivait à cette rue par un passage voûté qui traversait dans toute sa largeur le fort nommé "Bab-El-Djerad" c'est-à-dire "Porte des sauterelles". Ce fort qui fut démoli peu d'années après, partait de la petite tour qui domine encore l'esplanade donnant sur la mer, et occupait tout l'espace qui de ce point, s'étend jusqu'au ravin. Il fermait ainsi le seul endroit accessible de la ville qui, entourée d'un profond ravin, avait comme aujourd'hui l'aspect d'une presqu'ile.

La place du Sig n'était qu'une fondrière au fond de laquelle coulait l'Aïn-Sefra, et une passerelle en bois assurait seule les communications entre Mostaganem et le quartier de Matemore, qui était exclusivement réservé au baraquement des troupes. (Cette passerelle fut emportée le 14 octobre 1864 par une inondation qui occasionna de très grands dégâts aux maisons édifiées dans ce quartier; elle fut remplacée peu de temps après par un long ponceau partant du rempart et venant aboutir à côté de l'ancien Moulin de la Manutention devenu plus tard la Manufacture Jobert).

Les berges du ravin qui assurent le parcours des eaux de l'Aïn-Sefra jusqu'à la mer, se développaient en toute liberté. Le mur de soutènement qui le resserre actuellement et contribue à former la jolie promenade qui conduit à la marine (rue du 2ème Tirailleurs) n'existait pas encore. N'existaient pas non plus les belles maisons qui le bordent du côté de Matemore et qui donnent à ce côté de la ville un aspect si pittoresque. La place de la République était à peine indiquée. Le fort Bab-El-Djerad en occupait une bonne partie et le surplus du terrain sur lequel s'élevaient quelques rares constructions, mais où l'on ne voyait encore ni mairie, ni théâtre, ni église, ni établissements militaires, s'étendait librement jusqu'aux deux portes de Mascara et d'Arzew. L'avenue du 1er ligne, établie depuis peu par les braves soldats de ce régiment, rompait seule la monotonie de ce terrain vague d'aspect peu séduisant".

Tel était l'aspect de Mostaganem en 1845. Nous verrons dans un prochain article l'évolution de la ville telle que la relatent des documents que je dois à mon ami hélas disparu, Edmond Arnaud. Mais je demande instamment aux Mostaganémois qui possèdent des archives, des anectodes, des souvenirs, de me les envoyer afin d'enrichir encore cette évocation du passé dans cette ville qui fut un des fleurons de l'Algérie française.

Merci d'avance.

Geneviève DE TERNANT